

## DÉCOUVERTE D'AILLEURS (1/4)

Pendant une semaine, « Le Soir » prend le large et sillonne le monde entier à la découverte de reportages inédits. De quoi découvrir des facettes de la vie quotidienne à des milliers de kilomètres de chez nous

ou de voyager dans des contrées lointaines.

**Lundi :** Les femmes rwandaises qui ont choisi de prendre le réel à bras-le-corps.  
**Mardi :** La fronde

des machos japonais contre les transports en commun réservés aux femmes.  
**Judi :** L'Ouzbékistan veut se développer grâce au tourisme.  
**Vendredi :** L'hôtel de Banksy fait revivre Bethléem.

## Le Rwanda, un pays qui donne sa place aux femmes

**De nombreuses femmes disent que le Rwanda est « the best place to be » pour une Africaine. Ici, tu n'es pas regardée de haut, on t'écoute. Rencontre avec neuf d'entre elles.**

## Fiche d'identité

Capitale  
**Kigali**  
Superficie  
**26.340 km<sup>2</sup>**  
Population  
**12,2 millions d'habitants**  
Langues  
**kinyarwanda, anglais, français**  
Monnaie  
**le franc rwandais**  
Nature du régime  
**présidentiel**  
PIB  
**9,13 milliards de dollars US**  
Croissance du PIB (2017)  
**+ 6,1 %**  
Espérance de vie à la naissance  
**67,1 ans**  
Emissions de CO<sub>2</sub>  
**0,074 tonne métrique par habitant**

**RENCONTRES**  
**A** Kigali, ma vision d'une Afrique chaotique est balayée d'un revers de main. Ici, mes interlocuteurs arrivent à l'heure. Parfois, même, en avance. Les rues sont nickel chrome, bien plus qu'à Bruxelles. On pourrait manger par terre. Il se dit qu'après le génocide, il y avait tant de sang dans les rues que l'on ne cesse de laver le pays. Mais ce n'est pas tout, une énergie de feu de Dieu est palpable dans cette capitale où les constructions émergent de toute part. Il y a aussi le discours que j'y entends, bien loin des propos désabusés que l'on perçoit en Occident. L'idée que tout est possible.

Dans les rues, des femmes. De tous âges, de tous styles. Certaines avec des enfants sur le dos, d'autres en tailleur et talons hauts, des écolières avec leurs cartables à l'arrêt de bus, d'autres en train de terrasser les rues... Elles ont une place prépondérante dans ce pays en ébullition. Normal, me dit-on, puisque le président, après la

mort prématurée de son père, a été élevé par sa mère. La Première dame, Jeannette Kagame, a déclaré récemment que les Rwandaises ne devaient pas se contenter de peu : « *Vous ne pouvez traverser la vie sans profiter de votre plein potentiel !* »

Les voilà au gouvernement, à la tête des banques, des entreprises et aussi au Parlement où l'on compte le plus grand pourcentage de députées au monde. Je suis allée à la rencontre de certaines d'entre elles qui ont choisi de prendre le réel à bras-le-corps.

## Ouvrir l'esprit et l'imaginaire

Agnès Gyr-Ukunda porte le cheveu court, comme les Rwandaises traditionnelles. Elle a suivi le génocide depuis son téléviseur, en Suisse, et lâché ce qu'elle avait construit en Occident pour revenir au pays : « *Il fallait éditer des livres pour aider les orphelins à redevenir des enfants. Lire permet de s'évader dans un autre monde.* » Le défi est colossal : la tradition rwandaise est orale et il ne reste rien : ni auteurs, ni illustrateurs, ni imprimeurs, ni papier, ni argent. Agnès Gyr-Ukunda passe des annonces à la radio pour que ses concitoyens lui envoient des histoires. Elle rassemble une équipe de volontaires, part en Suisse chercher des fonds, revient au

pays riche de 5.000 dollars. Les éditions Bakame voient le jour en 1995. Quatre titres sont publiés, de petits albums en noir et blanc. Vingt-trois ans plus tard, la maison édite quinze titres en quadrichromie chaque année. « *Nous publions en kinirwandais, en anglais, en français et en kiswahili.* » Elle emploie dix personnes, dispose d'un lieu flambant neuf et s'ouvre à l'international. Certains se reposeraient sur leurs lauriers. Pas Agnès Gyr-Ukunda. Le défi est de poser les jalons d'une grande

littérature de jeunesse au Rwanda : « *Nous rêvons d'organiser des résidences et de passer commande à des auteurs de littérature adulte pour produire des textes directement destinés à la jeunesse rwandaise.* »

Les mains de Carole Karemera fourmillent d'énergie. Cette femme de 43 ans est comédienne et metteuse en scène. Née en Belgique, éduquée en Belgique, elle sent, un matin de 2005, qu'il lui faut retrouver ses racines : « *A supposer que les arts et la culture puissent transformer le monde, le Rwanda était un bel endroit pour essayer.* » Elle veut promouvoir une création ancrée dans la culture rwandaise. En 2007, avec huit autres femmes, elle crée l'ONG Ishyo Arts Center. Il s'agit de faire accéder le plus grand monde à la culture. Là,



encore, on commence par les livres : « *Ma petite-cousine lisait toujours le même, le seul qu'elle possédait. J'ai pensé : il faut ouvrir l'esprit et l'imaginaire.* » Ishyo trouve les moyens d'affréter un bus de milliers de livres pour sillonner les collines. Mais il n'est pas question de s'arrêter en si bon chemin. Ishyo développe un programme pour les jeunes atteints d'invalidité, un festival bisannuel de théâtre jeune public ainsi qu'un autre consacré à la musique. Leurs créations s'exportent en Afrique et en Europe. « *Si on continue à construire ce pays, déclare Carole Karemera, il deviendra un joyau. Ce qui est possible si on se prend en main. Avant, on quittait le Rwanda pour toujours, maintenant, on y revient parce que ce pays offre un avenir.* »

Didacienne Mibagwire est fine comme une brindille. Elle a 31 ans. Comédienne et réalisatrice radio, elle était âgée de 7 ans à l'époque du génocide : « *J'y ai perdu la majorité de ma famille. A 14 ans, ma mère me manquait, j'ai commencé à faire du théâtre. D'abord en amateur, puis en professionnel. Je suis entrée dans la troupe Never Again Rwanda qui œuvrait à la réconciliation avec des enfants orphelins mais aussi de génocidaires. Un jour, le metteur en scène m'a demandé ce que cela me faisait d'aborder ces thématiques. J'ai répondu que je ne pensais jamais au pardon. Il m'a lancé : "On ne peut donner ce qu'on n'a pas." Depuis, j'ai pris cette problématique à bras-le-corps.* » Didacienne Mibagwire crée sa boîte de production en 2015. Elle y alterne les projets à visée sociale et ceux qui génèrent de l'argent. Elle a récemment réalisé une dramatique radio sur les thèmes de l'amitié et des violences domestiques qui emploie 52 acteurs : « *Ici, il faut créer son travail. Je veux aider les jeunes, rendre ce que j'ai reçu. Après le génocide, certains disaient de moi "elle est tellement traumatisée, elle n'arrivera à rien". Mais d'autres ont cru en moi.* » Didacienne pointe l'importance des femmes dans la reconstruction du pays : « *Souvent, on pense que les femmes sont faibles. Ici, elles se sont battues, elles ont sauvé leurs enfants et ceux qui n'étaient pas les leurs. Après le génocide, il y avait si peu d'hommes, elles ont porté les familles et reconstruit ce pays. Regardez où nous sommes !* »

## « Une prise sur le réel »

Aline Kabanda est habillée à l'occidentale. Elle a 41 ans, a grandi au Congo et est directrice d'Akilah Institute, une école su-

périeure de haut niveau, fraîche de neuf ans, à destination des jeunes filles ayant achevé le cursus secondaire. L'objectif est de leur permettre d'atteindre l'indépendance économique et de jouer un rôle déterminant dans la société civile. Actuellement, elles sont 900. Pour entrer à Akilah, elles doivent avoir passé l'examen national et réussi un test d'anglais. On y propose des formations dans le secteur de la technologie, du business et de l'« hospitality management ». Il ne s'agit pas uniquement de préparer des têtes bien pleines, mais aussi des têtes bien faites : « *A côté de la théorie, nous offrons des séminaires sur la confiance, l'estime de soi et la*

*motivation. Nous demandons aussi aux jeunes filles : "De quoi ta communauté a-t-elle besoin ?" Akilah travaille en contact étroit avec les entreprises pour comprendre ce dont elles ont besoin afin d'adapter l'enseignement proposé. On y organise des rencontres avec des femmes de la vie active, qui ont connu l'échec, s'en sont relevées et ont vécu la réussite. 88 % des jeunes filles qui sortent de l'école trouvent du travail dans les six mois. Aline Kabanda insiste : « La jeunesse est le présent et le futur du Rwanda. C'est une responsabilité d'être une femme dans un pays qui croit au rôle de la femme. Il n'y a plus d'excuses pour dire "nous n'avons pu empêcher le désastre." »*

Clémentine Dusabejamba, réalisatrice de cinéma, ne cesse de sourire. Elle a 30 ans. Comme elle provient d'une famille « mixte », elle préfère ne pas évoquer le génocide. « *C'est plus simple pour moi de parler des autres.* » Avant d'entrer à l'université, elle croise un groupe de jeunes qui rêvent de réaliser un film : « *Je pensais que c'était impossible au Rwanda. Je ne connaissais qu'Hollywood, Bollywood et le cinéma chinois. A l'université, j'ai vu un appel à projets du festival de Tribeca aux États-Unis, ils organisaient un concours de scénario sur la résilience. J'y ai envoyé Lyza qui parlait de la complexité du génocide dans un pays où l'on partageait tout, comme une famille.* » Le projet est sélectionné. La jeune femme reçoit mille dollars et l'aide d'un professionnel. En 2011, elle s'envole vers Manhattan pour la première de son film. Elle n'a jamais quitté le Rwanda. Lyza est accueillie dans plusieurs festivals et primé à diverses reprises : « *J'ai eu la chance de rencontrer de grands cinéastes africains comme Haïlé Gerima qui m'a dit : "Vous êtes la première génération à faire du cinéma, il faut être vigilant sur la manière de raconter votre histoire, cela fera autorité pour les générations futures."* » Aujourd'hui, Clémentine Dusabejamba

travaille en free-lance et reste fidèle à l'équipe qui l'a soutenue à ses débuts. Elle est en train de créer une maison de production

avec d'autres cinéastes rwandais. Elle veut y intégrer un ciné-club pour diffuser le cinéma africain. Après trois courts-métrages remarqués, elle s'attelle à son premier long-métrage. Cela prend du temps. Être cinéaste en Afrique est sujet à l'aléatoire. La plupart des fonds proviennent d'Europe et, avec eux, souvent, les compromissions. « *Je suis une autodidacte. J'essaie de fixer mes buts en silence et de trouver le moyen de les réaliser. Être une femme au Rwanda est une chance. Nous avons pris sur le réel.* »

## Sortir de la dépendance

La coopérative Nyamirambo Women's Center est pimpante. De la rue, on aperçoit le magasin et, derrière les portes grandes ouvertes, les femmes concentrées sur leurs machines à coudre dans les ateliers attenants. A l'intérieur de l'échoppe, on découvre la production réalisée : des robes, des chemises, des vestes, des guirlandes, des housses d'ordinateur, des sous-verre, des foulards, des bracelets... Le travail est soigné. Ici, on peut payer en francs rwandais ou en dollars et on prend les cartes Visa. Nyamirambo donne du travail à 55 femmes. Marie-Aimée Umugeni, sa présidente, nous accueille avec chaleur : « *En 2007, nous avons imaginé une coopérative pour unir nos forces de travail.* » Avant, les femmes confectionnaient chez elles et peinaient à vendre ce qu'elles avaient produit : « *Nous avons commencé avec 18 femmes. Trois d'entre elles ne savaient ni lire ni écrire. Au début, les femmes emportaient le travail à la maison et le ramenaient à la coopérative, chargée de le vendre, mais, en 2008, sous l'impulsion de deux chercheuses slovènes spécialisées dans l'émancipation des femmes, nous avons ouvert un lieu d'alphabétisation. Plusieurs femmes du quartier nous ont rejointes et nous avons mis sur pied le cours de couture pour qu'elles puissent gagner leur vie et sortir de la dépendance.* »

Travailler ensemble crée du lien social. En outre, les femmes se transmettent des techniques. Nyamirambo tient compte de chaque situation : celles qui ont charge d'une famille ont la faculté d'aménager leurs horaires, d'emporter du travail à la maison, d'adapter leur volume de production. La coopérative rémunère en fonction du travail accompli : « *Avant, on payait à la pièce, maintenant, en fin de mois. Depuis cette année, les femmes ont un statut d'employées, Nyamirambo prend en charge les taxes et la pension.* »

Jeanne Mwiliriza nous accueille en robe traditionnelle. Elle est rescapée du génocide. Après les événements de 1994, le mari de son amie Christine (nom d'emprunt) revient à Kigali, violent, porteur du VIH. Comme Christine craint pour sa vie, ses enfants se relaient pour la protéger au lieu d'aller à l'école. Un matin, elle ne veut plus qu'ils se sacrifient : « *Allez aux cours !* » Le mari survient et la tue à coups de pierre. Jeanne Mwiliriza décide de s'investir dans la lutte contre les violences faites aux femmes : « *J'ai pris contact avec trois femmes dans la même situation que Christine, elles me parlaient d'autres dans le même cas. Je disais : "Amenez-les ici." Aujourd'hui, elles sont 318.* » Les femmes se retrouvent, pleurent et prient. Un jour, Jeanne décide d'aller plus loin et crée la coopérative Tubahumurize, un lieu où on renseigne les victimes de violences domestiques sur leurs droits. Elle engage aussi une psychologue. Mais cela ne suffit pas. Si les femmes n'ont pas d'indépendance financière, elles ne pourront pas démarrer une autre vie : « *Nous avons commencé à les former, à leur apprendre à élaborer des projets, sources de revenus. J'ai mis sur pied une classe de couture.* » Au début, il y avait cinq machines pour vingt filles. Maintenant, Tubahumurize s'en est procuré des dizaines. Les femmes vendent les produits qu'elles ont réalisés. A d'autres, on prête des fonds pour démarrer un commerce : vente de fruits et légumes au marché. La coopérative vit d'un pourcentage sur les produits vendus et du soutien de donateurs. Jeanne sourit : « *Les femmes sont capables. Grâce à notre formation et au soutien psychologique, certaines deviennent même de redoutables femmes d'affaires.* »

## L'aide aux plus vulnérables

Isabelle Karamiza semble tellement jeune qu'on dirait une étudiante. Pourtant, elle a bien trente ans. Elle a survécu au génocide et terminé sa formation en Belgique. En 2009, elle rentre au Rwanda pour les vacances, pensant qu'elle reviendra en Belgique. Elle y rencontre Maman Zouzou, une mère de famille qui, après avoir nourri les siens, apporte de la nourriture à l'hôpital. « *Chez nous, les familles nourrissent leurs proches. Si tu n'as personne, tu es perdu.* » Maman Zouzou l'emmène à l'hôpital universitaire de Kigali et lui dit : « *Va dans la salle 4, demande Aline.* » Lorsqu'elle voit Isabelle, Aline se met à pleurer. Elle est orpheline, hospitalisée depuis trois ans et personne n'est jamais venu lui rendre visite.

Chaque jour, Isabelle Karamiza parle avec les malades qui appartiennent à la classe sociale 1,

la plus vulnérable de la société, pour identifier leurs besoins: «*Je voulais combler ce que la mutuelle ne pouvait couvrir.*» En 2010, avec Maman Zouzou, elle crée SolidAfrica pour nourrir les malades les plus précaires. Avant, l'insécurité était terrible. Les malades criaient: «*Il y a de la nourriture en salle 7*», tout le monde courait et il n'y avait pas assez pour tout le monde. Au début, SolidAfrica parvient à assurer les besoins de cinq patients par jour. A présent, ils sont 300. Mais il n'y a pas que cela: SolidAfrica prend en charge, toujours pour les plus vulnérables, les médicaments que la mutuelle ne couvre pas ainsi que les savons, habits, papier hygiénique, brosses à dents, dentifrice, frais de bus. Elle organise le lavage des vêtements, achemine l'eau potable, met sur pied une salle de jeu pour les patients. En

outre, SolidAfrica organise des tournées d'information dans les écoles et les universités afin de conscientiser les jeunes.

Les fonds de l'association sont essentiellement privés: versement d'argent et dons divers. Elle possède aussi deux fermes. Le week-end, les membres de l'association préparent les repas à domicile. L'un d'eux prête sa voiture pour les livraisons. Mais cette organisation est précaire. SolidAfrica veut construire la première cuisine industrielle de la région avec une capacité de 15.000 repas par jour. L'objectif sera de nourrir 1.000 patients grâce à la vente de repas pour les écoles, les universités et les collectivités privées: «*Nous avons reçu le soutien d'Imbutu, la Fondation de la Première dame, qui a obtenu une participation importante de la Fondation de Mohamed VI, roi du Maroc. Notre*

*objectif est que, dans tous les hôpitaux du Rwanda, les patients mangent. Il y en a 44. Après, nous irons au Burundi, puis au Congo.*»

Toutes ces femmes disent que le Rwanda est «*the best place to be*» pour une Africaine. Ici, tu n'es pas regardée de haut, on t'écoute. Si tu dis que c'est possible, on te croit. Mieux encore, on te suit. Et si la modernité rwandaise tenait à sa gent féminine et sa capacité de croire que la reconstruction d'un pays passe par l'éducation, les soins de santé et la culture? Les chiffres semblent plaider en leur faveur. En 2010, 38 % de la population faisaient partie de la catégorie 1. Actuellement, ils ne sont plus que 16, 8 %. Et les chiffres diminuent chaque année. «*C'est ça aussi la démocratie*», lance Dida-cienne Mibagwire, *que chacun vive dans des conditions dé-*

*centes. Qu'est-ce qu'un pays qui te donne la liberté en te laissant mourir sur le trottoir?*» ■

GENEVIÈVE DAMAS

## Geneviève Damas

Licenciée en droit, mais plutôt comédienne et écrivaine, Geneviève Damas a remporté le prix Rossel en 2011 et le prix des Cinq continents en 2012 pour son premier roman, paru chez Luce Wilquin, qui raconte l'éveil au monde d'un adolescent. Depuis, elle a multiplié les pièces de théâtre, les scènes et a publié un recueil de nouvelles. Elle a déjà publié plusieurs chroniques et récits dans «*Le Soir*», notamment depuis Lampedusa ou la Chine.